Imenân

(Imanân, Imenanes)

M. Gast

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1561>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.1561](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1561)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2001

Pagination : 3686-3694

ISBN : 2-7449-0207-1

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

M. Gast, « Imenân », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 24 | 2001, document I47, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1561> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1561>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Imenân

(Imanân, Imenanes)

M. Gast

« Le masculin singulier, le féminin singulier et le féminin pluriel d’Imenân sont peu usités ; on les remplace par les termes *amenoûkal* “prince”, *tamenoûkalt* ‘princesse’, *timenoûkâlîn* ‘princesses’(Ch. de Foucauld 1940, p. 169) ».

- 1 Famille revendiquant une origine chérifienne du Maroc qui, au xvii^e siècle, était reconnue par les Touaregs de l’Ajjer et de l’Ahaggar comme autorité souveraine. La ville de Ghât était leur capitale.
- 2 La note de Cheikh Brahimould Sidi adressée à Sidi Mohammed el-‘Aïd, grand maître de la confrérie tidjaniya et dont H. Duveyrier a pu lire l’original (voir H. Duveyrier 1831, p. 139) dit ceci : « Les Imanân ou Es-Solatîn (les Sultans) sont de vrais chorfa, moitié Edrissiens de la famille régnante de Fez, moitié Alouyiens, descendants de Sîdna-Ali, petit-fils du Prophète » (ici l’auteur commet une importante erreur en appelant Ali “petit-fils du Prophète”, alors qu’il était son gendre. D’autre part cette note, qui fut rédigée au xix^e siècle, fait référence à la dynastie idrisside qui n’eut d’existence que de 788 à 921). Cependant, l’origine chérifienne des Imenân n’a jamais été contestée ni par les Touaregs ni par les historiens arabes.
- 3 La ville de Ghât était un relais important dans les échanges transsahariens qui, avant l’arrivée des Imenân, était sous la férule d’une tribu touarègue aristocratique, les Ihâdjenen apparentée aux Oraghen (Orayen). Selon les traditions orales recueillies par H. Duveyrier en 1860 (voir Duveyrier 1864, p. 267), la fondation de cette ville sous l’autorité des Touaregs se situerait entre la fin du xiii^e siècle et le début du xiv^e siècle. Ibn Battouta signale l’existence de Ghât en 1353 (voir Ibn Battouta 1859, t. IV, p. 445). Le site de Ghât au débouché de la gorge d’Ourâret et de la vallée de Tânezzoûft est un lieu riche en eaux de sources et en terres cultivables. Plinie (*Histoire naturelle*, Lib. V, 5) cite le nom de *Rapsa* dans le triomphe du général romain Cornélius Balbus. Cette antique *Rapsa*, ville en position stratégique dans l’empire romain, pourrait bien avoir été recouverte par la Ghât moderne, selon H. Duveyrier (*ibid.* p. 267). Cette hypothèse n’a pas été confirmée car jusqu’à ce jour, aucune fouille archéologique n’a été entreprise (voir J. Desanges 1957).

- 4 Deux points de l'histoire des Imenân restent à éclaircir :
 - quand, pourquoi et comment cette famille d'origine chérifienne s'est-elle installée à Ghât en se substituant à l'autorité des Touaregs Ihâdjénen ?
 - quelles sont les raisons profondes, politiques, de leur affaiblissement et de la chute de leur autorité ?
- 5 Les Mérinides du Maroc (1230-1504), en conquérant Sidjilmassa, le Touat et le Gourara, envoient des missionnaires dans tout le Maghreb pour former des *faqih*, « des clercs capables d'initier aux rudiments théologiques de l'islam et de nourrir en particulier le sentiment d'appartenance à la « Communauté promise au salut » (*Ahl al- Sunna wal - jamaa'*)... les saints se sont répandus au Maghreb avec la multiplication des confréries (*turuq*) à partir des ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles » (M. Arkoun, 2000, p. 75). Ces mouvements de dévotion, au Maghreb et au Sahara, sont anciens : « l'atmosphère de l'Ifriqiya, comme celle de tout l'islam, au ^{ix}^e siècle, est saturée de dévotion. Mais, dans la masse berbère qui répugne aux demi-mesures, cette dévotion prend un caractère impérieux et ceux qui la pratiquent tiennent un rôle social éminent. Quel que soit le milieu dont ils sont issus, les gens de religion imposent le respect, l'admiration à ce peuple qui, dès le ^{viii}^e siècle, traverse une crise d'ascétisme... » (Ch.-A. Julien 1961, p. 47).
- 6 Si l'on connaît mieux ces mouvements de dévotion au Maghreb, celui des "missionnaires" en direction du Sahara central n'a laissé que quelques bribes de souvenirs. Le cas des Imenân est particulier, car c'est une famille de *chorfa* totalement étrangère au pays touareg qui s'est trouvée portée au pouvoir, probablement pour arbitrer les conflits internes, politiques et économiques, entre la ville de Ghât, ses suzerains et les commerçants impliqués dans les stratégies commerciales transsahariennes. Alors que ces dévots jouent ordinairement un rôle de pondérateurs, de conseillers, en créant leurs réseaux de confréries, qu'ils échangent leur baraka contre des dons en nature et en argent, les Imenân ont conçu une dynastie propre en s'alliant aux femmes de l'aristocratie locale qui ne pouvaient revendiquer le nom de *chérifa* ou de *mrabta* (comme en Kabylie) de par leur origine, mais qu'on appelait *timenoûkalînes* (féminin pluriel d'*amenoûkal*, chef élu des suzerains parmi les héritiers utérins du pouvoir). Les Imenân pouvaient, par ces alliances, revendiquer en matrilignée les règles d'héritage de tradition touarègue et en patrilignée la transmission de leur pouvoir de *chorfa* (M. Gast, 1976). Passant d'un rôle socio-économique et religieux à celui de suzerains politiques, les Imenân ne pouvaient asseoir leur pouvoir qu'en trouvant de solides appuis locaux doublés d'une relation à longue portée (symbolique ou réelle) avec les souverains marocains. Bien que certaines traditions orales disent que le premier chérif fut accompagné d'une importante armée, il ne reste aucune trace historique de cet événement (voir Foucauld 1951, t. IV, p. 1207).
- 7 La "force armée" des Imenân était des *Imanghasâten* (Imanrassatènes). « Les Touaregs tiennent pour un fait de notoriété publique que les Imanghasâten descendent des Arabes Meghâr-ha qui habitent aujourd'hui l'Ouâdi-ech-Chiati, dans le pachalik du Fezzân » (H. Duveyrier 1864, p. 354).
- 8 Le souvenir du territoire de ces Imanrassatènes, en aval de l'oued Taremmout de l'Ahaggar, a laissé son nom à cette partie de l'oued sortant de l'Atakôr et à celui de l'oasis devenue Tamanrasset (voir Foucauld, 1940, p. 169).
- 9 « Comment ces Arabes ont-ils pu devenir Touareg ? La réponse est bien simple. Les Imanghasâten constituaient le maghzen ou force armée des Imenân, et, pour ces fonctions les anciens sultans ont préféré des étrangers, et les étrangers ont accepté

cette position en raison des avantages attachés à la qualité de défenseurs du pouvoir » (H. Duveyrier, *ibid.*). Nous avons là un exemple d'intégration d'arabophones ou de Berbères arabisés dans la culture et les traditions touarègues.

- 10 En fait, les Imanrassatènes ont été sollicités pour s'opposer au pouvoir des anciens suzerains locaux qui étaient les Oraghen affaiblis par le départ d'une partie d'entre eux en Aïr et sur la boucle du Niger lors de l'incursion des Arabes au Fezzan. Ces Imanrassatènes se subdivisaient, selon H. Duveyrier, en Tédjéhé-n-Abbâr, Inannakâten et Tédjéhé-n-Bedden, lesquels étaient nourris par les tributaires suivants : Isesmodân, Ikélezhzhân, Kel-Touan et une partie de Kel-Tâmelrhik (*idem* p. 355 ; nous gardons ici l'orthographe de H. Duveyrier). Ils nomadisaient dans la vallée de Tikhâmmat et le Fezzan et possédaient aussi des terrains de parcours en Ahaggar. Leurs tributaires campaient dans les vallées du Tassili, l'Ajjer et l'oued el Gharbi au Fezzan.
- 11 Au cours du XVII^e siècle, une série d'événements, depuis la décomposition du pouvoir saâdien au Maroc, à Tombouctou, au Songhaï et au Niger, affecte les échanges transsahariens et les pouvoirs locaux nés du soutien symbolique du Maroc. « À partir de 1612, le Maroc abandonne le Soudan au bon plaisir du corps d'occupation. Les soldats deviennent des brigands et le pacha élu un chef de bande. De 1612 à 1660, défilèrent 21 pachas ; de 1660 à 1750, 128. Certains ne régnèrent que quelques heures avant d'être massacrés par leurs rivaux... » (Ch.-A. Julien 1961, p. 215).
- 12 Or les Oraghen, qui nomadisaient dans la boucle du Niger, étaient les témoins de cette dégradation socio-politique qui atteignait pareillement le pouvoir des Imenân à Ghât. Ceux que H. Duveyrier a nommés "rois fainéants" (*idem* p. 346) affichaient aussi cette déliquescence généralisée en manifestant leurs abus et en perdant totalement le respect et la crainte de leurs sujets. Il est évident que les transactions commerciales sahariennes souffraient de cet effondrement des autorités de référence et que les commerçants de Ghât étaient prêts à changer de maîtres. C'est H. Duveyrier qui nous donne encore des informations précises sur les événements concernant la chute des Imenân (voir H. Duveyrier 1854, p. 354 sq.).

La chute du pouvoir des Imenân

- 13 « Il y a deux cents ans environ régnait l'aménôkal Goma ». Cette estimation nous permet d'évaluer ce règne vers 1660 (puisque H. Duveyrier fit son enquête en 1860), époque qui correspond à celle de l'anarchie à Tombouctou. Goma et ses prédécesseurs avaient ravagé le pays et ruiné le commerce des caravanes qui fréquentaient le marché de Ghât. Ce despote ne cessait d'humilier les tribus qui le nourrissaient, il persécutait en particulier un petit groupe d'Oraghen revenu du Niger. L'un des nobles des Ajjer nommé Biska, outragé publiquement par Goma, tua ce dernier, au grand soulagement des victimes.
- 14 « Sur ces entrefaites arriva un chef des Ioûrâghen du Niger, du nom de Mohammed eg-Tinekarbâs, homme de guerre juste et estimé qui venait à Rhât demander réparation de dommages causés à ses frères, devenus Azdjer, et d'autres Ioûrâghen du Sud, appelés sur le marché de Rhât pour affaires de commerce » (H. Duveyrier 1864, p. 345). L'histoire orale garde un souvenir très précis de la suite des événements. Mohammed ag Tinekarbâs, dont le père était originaire de l'Azawar au Niger, avait cependant une mère née dans le pays Ajjer. Il pouvait donc revendiquer la défense des siens contre les tyrans de Ghât. La troupe de Ag Tinekarbâs arrivant au village de Féouet (Fêwet), près

de Ghât, rencontra le chef des Imanrassatènes Kotiba qui, devenu aveugle, était guidé par une corde le menant à son jardin (moyen encore utilisé pour aider les aveugles). Les Oraghen le jetèrent dans un puits et lancèrent un javelot dans le flanc d'une chienne qui aboyait dans le jardin. L'animal blessé s'enfuit dans Ghât emportant l'arme qui le traversait. Ce fut le signal de l'attaque qui mobilisa les Imanrassatènes contre les Oraghen au village de Fêwet. Un combat eut lieu durant lequel le chef des Imanrassatènes, Edôkân, fut tué de la main même d'Ag Tinekarbâs au pied d'un acacia qui fut appelé azhel-n-Edôkan. La mort d'Edôkân provoqua la débandade des Imanrassatènes et celle des autres troupes des Imenân (cf. Duveyrier 1864, p. 348-349). H. Duveyrier remarque que cette victoire était aussi due aux chevaux et aux dromadaires de meilleure qualité dont disposaient les Oraghen.

Zone de nomadisation des Kel Ouhet (d'après J. Dubief 1956)

- 15 Sur ce, les Imenân allèrent se réfugier à Agadès où ils avaient des parents et alliés. Les Imanrassatènes retournèrent chez les Arabes Megâr-ha dans l'oued Chiâti au Fezzan, les Ithadhanaren s'enfuirent en Aïr chez les Kel Faday et les habitants de Ghât firent leur soumission à Mohammed ag Tinekarbâs qui étendit son autorité à Ghadamès, Djanet et tout le pays Ajjer, sans affirmer de prétention sur l'Ahaggar. De cette époque date la séparation des pouvoirs entre l'Ajjer et l'Ahaggar.
- 16 Après les noms de dix successeurs d'Ag Tinekarbâs relevés par H. Duveyrier (*ibid.* p. 350) c'est Ikhenoukhen qui fut reconnu, vers 1820, comme *amghar* des Oraghen et *amenoûkal* du pays Ajjer bien qu'il laissât au début, ce droit à son cousin Mohammed ag Khatîta parce que celui-ci acceptait de rester sédentaire. Si Ikhenoukhen fut choisi, c'est parce que, selon H. Duveyrier, il était « celui qui manie le plus habilement le glaive et le bouclier » (*idem* p. 352).

- 17 À l'époque du passage de Duveyrier en pays Ajjer, il ne restait plus que cinq hommes Imenân et beaucoup de femmes. Ces hommes vivaient en sédentaires tantôt à Ghât, tantôt à Djanet, et fomentaient la cession du pays aux Turcs pour s'opposer à la fois aux Oraghen et à la politique française qui avait localement de nombreux partisans. Ce fut au tour des Oraghen de chercher querelle aux derniers Imenân, aux Imanrassatènes et aux Iahdhanarènes de retour en Ajjer et qui fuient alors vers l'Ahaggar en 1870 et 1871. « Les Imenân prennent aussi le chemin de l'Ahaggar et s'installent dans l'oued Ahensouri » (G. Gardel 1961 p. 148). Les femmes Imenân, "sultanes" ou "timenoûkalînes", viennent en délégation se plaindre aux guerriers Ahaggar. C'est Aïtarel ag Mokhammed Biska, futur amenoûkal de l'Ahaggar, qui répond à la belle Tabeghourt en larmes : « Maintenant que tu es venue chez nous, je ne me reposerai pas sans avoir essuyé tes larmes » (*idem* p. 148). « Tout l'Ahaggar se leva comme un seul homme Kel R'ela, Taïtoq, Tedjéhé Mellet et leurs meilleurs imr'ad, avec les Imenân, se rangèrent tous ensemble sous la même bannière au nombre de 650 environ » (Benhazera, 1908, p. 117-118 ; voir ensuite le début des combats).

La guerre Ajjer/Ahaggar

- 18 En 1873 l'aménoûkal de l'Ahaggar el Khadj Akhmed demande à Ikhenoukhen, chef des Kel Ajjer, de rendre justice aux Imenân. Le refus de ce dernier entraîne une série d'exactions et de combats qui vont durer quatre ans (1874-1878 ; voir G. Gardel 1961, p. 148-185) et provoquer la mort de plusieurs centaines de guerriers. Ikhenoukhen, convaincu par l'amghar de Ghât, Es-Safi ould el Hadj Amin, va au Fezzan pour rencontrer l'administrateur régional turc (*moutzarraf*) Ali ben Mohammed, qui lui accorde son aide militaire contre la promesse d'investir Ghât après leur victoire. Quatre à cinq cents Arabes du Chiâti (Megarha et Ghouïa) reviennent avec eux armés par le *moutzarraf* et dont beaucoup sont montés à cheval.
- 19 Une série de combats ruinent alors les deux partis notamment à In Deledj et à Tañhart en 1875 où deux des fils d'Ikhenoukhen trouvent la mort ainsi que cinq des sept Imenân, de même qu'une trentaine de Kel Ahaggar. Seul Amoûd, fils d'El Moktar qui était absent à ce combat, reste en vie parmi les Imenân. Cette année très néfaste pour les Kel Ahaggar qui subissent plusieurs pillages notamment à Tabezat (voir G. Gardel 1961, p. 151-152) est appelée *awtay wan Beluwien* (aouétaï oua n Belouien, selon Ch. de Foucauld 1952, t. III, p. 1541 et Foucauld, 1925, "Poésies touarègues"), du nom des Ibelouien, Arabes du Fezzan venus renforcer les Kel Ajjer et qui forment avec eux un millier de combattants.
- 20 Mais chacun des partis voulant retrouver son honneur, les rezzous et combats se multiplient en 1876 à Djanet, près d'In Salah, en 1877 près de Tadent (caravane allant vers le Soudan), à Oudjmiden, à In Abeggui, à Tadjentourt-n-Sarou, Afara, etc., en 1878. El Khadj Akhmed, aménoûkal de l'Ahaggar qui n'a pas pris part à ces combats, meurt à Tarhanânet fin 1877. La délégation pour la paix envoyée à Tazrouk en Ahaggar par les Kel Ajjer est trahie par un rezzou d'Immeqqarassènes et de Kel Intounin sous les ordres d'In Guedazen ag Abakada. La guerre est relancée dans l'Immidir ; les Ouled Bajouda (mrabtines d'In Salah) font prisonnier un noble de l'Ajjer, Oufenaït ag Moussa, qui rejoint un autre prisonnier taytoq : Sidi ag Ennebi. Tous deux commencent à parler de paix et aussi à l'instigation des Kel Toberen (tributaires des Oraghen) venus en caravane au Tidikelt.

- 21 En 1878, le combat d'In Eleggi (à trois journées de marche de Ghât) met fin à la guerre entre les Kel Ahaggar et les Kel Ajjer. Ceux-ci perdirent 80 hommes dans ce dernier affrontement (voir Foucauld, 1952, t. III, p. 1542).
- 22 Le Tédjéhé Mellet, Bedda, de l'Ahaggar, se rend à Ghât avec le concours des *chorfa* de la ville, des Ançar et un groupe d'Isseqqamarènes ; cette délégation va dans la Tadrart solliciter la paix auprès d'Ikhenoukhen. Celui-ci, las et vieilli (il a alors plus de 80 ans), promet de ne plus s'immiscer dans les affaires des Imenân (Gardel 1961, p. 156). Ceux-ci ne font plus reparler d'eux, d'autant qu'il ne reste apparemment qu'un seul homme de leur famille, c'est Sultan Amoud (un autre Imenân, Okha, prisonnier des Kel Ahaggar, ne sera libéré qu'en 1878 ; il reviendra plus tard de Djanet pour mourir à Abalessa).
- 23 Mais la vie agitée du Sahara central continue avec ses rezzous, et la pression de plus en plus forte des puissances étrangères qui veulent maîtriser les échanges transsahariens (l'Angleterre, la France, la Turquie, l'Italie et l'Allemagne) s'exerce par l'envoi de missions et par le travail des agences consulaires à Tunis, Tripoli, Benghazi. Les explorateurs européens se font assassiner par méconnaissance du terrain, un manque de préparation et une mauvaise appréciation de la psychologie et de l'état d'esprit des Touaregs : M^{lle} Tiné, Dournaux-Dupéré et Joubert, Erwin von Barry, les pères Richard et Kermabon, les pères Morat et Pouplard, ainsi que la désastreuse mission Flatters en 1881, sont des exemples malheureux. Les explorations françaises ne reprennent qu'en 1892, notamment avec Fernand Foureau.
- 24 Cependant, en arrière-plan de ces agitations diplomatiques européennes visant la conquête des marchés africains, une puissante organisation confrérique a pris une grande importance face aux autres confréries d'Afrique du Nord présentes au Sahara (en particulier la Maddaniya, la Tidjaniya et la Qadiriya) ; c'est la Sanoûssiya (*sanûsiyya*) remarquablement étudiée par J.-L. Triaud (1995).
- 25 C'est donc vers cette confrérie qui a déjà des réseaux dans le Borkou, au Tchad dans l'Ennedi, fortement implantée en Libye et porte-drapeau de l'islam, que vont se tourner tous les opposants aux chrétiens européens, et dont fait partie au premier chef l'empire ottoman. Ce sera le parti du sultan Amoud qui deviendra le représentant de la Sanoûssiya à Djanet.

Le Sultan Amoud, dernier des Imenân

- 26 Amoud : prière canonique musulmane qui se récite cinq fois par jour ; chacune de ces prières est un "Amoud" (voir Foucauld, *Dict.* III, p. 1157). C'est aussi un nom de personne que les arabophones ont confondu avec les prénoms arabes de Hamoud, Ahmoud, d'où les confusions Amoud/Ahmoud/Hamou.
- 27 Amoud ag Elmokhtar est né vers 1856. Son fief particulier était Djanet et l'oued Ihérir, ses tributaires deux petites tribus d'Ibottenatènes et les Iforas win-Ettebel. Il avait aussi des intérêts en Ahaggar (Gardel 1961, p. 280). Son autorité fut toujours reconnue par les Ihadânârènes. Au combat de Tañhart en 1895 (vallée de l'Ahaggar où eut lieu un sévère combat entre les Kel Ahaggar et les Kel Ajjer unis aux Arabes Ibelouiènes du Fezzan), Amoud perdit son père, ses deux oncles, ses deux frères et un cousin (J. Dubief 1956, p. 137). Au combat d'Amguid il fut blessé de deux balles au bras droit (dont il resta handicapé) et à la jambe droite. Farouchement opposé à la progression de l'emprise coloniale française, il renonça toujours à demander l'*aman* aux autorités françaises,

malgré l'approche du capitaine Touchard en 1905 et celle du capitaine Nieger en juillet 1909, et comme le lui proposait Moussa ag Amastane en 1906.

- 28 En 1905, les Turcs revendiquent la possession de Djanet dont la population sous l'autorité de Sultan Amoud leur est favorable. Le capitaine Abdelkader (*alias* Djamy Bey) se rend avec sa troupe à Ghât pour disputer aux Français la maîtrise de Djanet, relais vers Bilma et l'Aïr. Sultan Amoud qui a hérité de nombreux revenus sur les jardins de Djanet et sur les tributaires encore fidèles à sa famille, invite les Turcs à s'installer à Djanet. Il reçoit l'investiture turque en 1908 et obtient le titre de Mouchir, un cachet et un traitement annuel de 2 000 F.
- 29 Sultan Amoud a toujours espéré retrouver l'autorité et le prestige ancien de sa famille, d'autant qu'il jouit encore d'une grande renommée. Il a souvent joué un rôle pondérateur pour obtenir réparation des préjudices subis par les commerçants de Ghât comme lors du rezzou des Kel Ahaggar dans l'oued Tiout en janvier 1905 (voir Gardel 1961, p. 219-220). Mais il n'hésite pas à organiser la résistance armée et se rend discrètement à Abalessa où des armes de guerre sont peut-être transportées.
- 30 Si Sultan Amoud a établi à Djanet sa résidence principale, c'est d'une part en raison des revenus qu'il tirait de ses redevances sur les jardins et de ses tributaires, mais aussi parce que Djanet, outre sa position géostratégique dans les relations commerciales avec le Soudan, fut consacrée en 1901 comme lieu privilégié de la zâwiya senoussiste par le *muqqadem* de Ghât, Cheikh Senoussi ould el Hadj Ahmed, frère du kaïmakam El Hacen installé à Koufra en 1886 par les Turcs. L'imam de cette zâwiya était Akhamouk ag-Arada des Ihadhanarènes et Sultan Amoud son adjoint (voir Gardel 1961, p. 214 et J.-L. Triaud 1995, II, p. 797 *sq.*). Toutefois, les rapports géopolitiques entre la Turquie et les puissances coloniales européennes (France, Angleterre et Italie) devenaient de plus en plus défavorables aux partisans des Turcs en raison de l'affaiblissement de l'Empire ottoman sur tous les fronts. Après plusieurs reconnaissances françaises sur Djanet, à partir de 1905 (capitaine Touchard, 19 janvier 1905 ; capitaine Nieger, 18 juillet 1909 ; lieutenant Saint Maur, 7 janvier 1910) et plusieurs passages, occupations temporaires et manifestations turques en 1906, 1907, 1910, le capitaine Charlet occupe Djanet avec sa troupe en novembre 1911 et entreprend la construction d'un fort en lieu et place de la zâwiya senoussiste. Il avait auparavant obtenu le consentement du *muqqadem* tidjani Abd al-Nabî ben Alî peu favorable à la Sanoûssiya, lequel avait convaincu aussi les habitants de la région. Cependant, cette démonstration de force n'engendre pas la conquête immédiate de Djanet. Les Italiens occupent Ghât le 12 août 1914 et l'abandonnent le 23 décembre laissant la ville au pillage des principaux chefs touaregs : Boube-keur ag Allegoui, In Guedazen et Amoud. Ce dernier prend la direction d'une colonne senoussiste armée qui quitte Ghât le 27 février 1916 et se porte sur Djanet. La garnison française encerclée est faite prisonnière le 24 mars. Abd al-Salâm, représentant officiel de Muhammad al-'Abid (chef de la Sanoûssiya du Fezzan, alors que Amoud est leur représentant à Djanet) explique à son prisonnier, le maréchal des logis Lapierre (voir Triaud 1995, p. 799) toute la stratégie de conquête de la Sanoûssiya au Sahara, de l'Ahaggar au Touat alors que la confrérie est déjà fortement implantée au sud.
- 31 Malgré la guerre 1914-1918 qui sévit en Europe, l'assassinat du Père de Foucauld à Tamanrasset en 1916 (voir A. Chatelard, 2000), et surtout la révolte dirigée par Kaocen en 1917, avec le démantèlement de l'Empire ottoman, la situation générale reste défavorable aux insurgés. Les interventions armées des troupes françaises, la

diplomatie déployée par Laperrine et ses officiers (la création le 1^{er} avril 1902 des “Compagnies sahariennes”), arrivent peu à peu à rétablir le calme en pays touareg (voir J.-L. Triaud 1995 qui traite minutieusement de tous ces événements).

- 32 Le combat le plus spectaculaire qui eut lieu sous l'autorité du sultan Amoud et celle d'In Guedazen, fut celui d'Esseyen les 10-11 avril 1913. Le lieutenant Gardel devait établir une liaison avec le groupe de Bilma et faire une reconnaissance à In-Ezzan accompagné de 40 méharistes. En route, il apprend qu'une forte troupe (*harka*) était partie de Ghât vers Djanet. Il se porta alors rapidement en protection vers Djanet et le 10 avril rencontrait cette troupe formée de 350 méharistes touaregs, arabes et tebous. Encerclé à Esseyen-n Affela, le groupe commandé par Gardel lutta toute la soirée et toute la nuit du 10 avril. Au petit matin du 11 avril, alors que sa situation était désespérée, que les combattants se trouvaient à 30 mètres les uns des autres, Gardel décide une brusque sortie à la baïonnette, si courageuse que ses ennemis effrayés s'enfuient de toutes parts laissant sur le terrain 70 tués. La troupe française n'avait que 2 morts et 11 blessés (voir le récit détaillé de ce combat raconté par Gardel in H. Lhote 1955, p. 401-404). El-Madani, le demi-frère de Sultan Amoud, est parmi les morts.
- 33 Le 20 mai 1913, après le combat d'Esseyen, une autre colonne française reprend Djanet, El Barkat, Féouet, et s'apprête à conquérir Ghât (Dubief 1956, p. 113). C'est aussi l'année où Kaocen arrive à Ghât et emmène le commandant senoussiste Abdessalem comme prisonnier vers l'Aïr.
- 34 Cependant, les combats continuent encore durant quatre années (voir Blaudin de Thé 1955, p. 70-76 et J.-L. Triaud 1995). Après l'arrivée de la colonne française commandée par le capitaine Depommier le 28 octobre 1918 à Djanet, les tentatives de pourparlers entre Moussa ag Amestane et Sultan Amoud, la réoccupation de Djanet le 9 juillet 1920, les combats continuent jusqu'au sévère affrontement au col d'Assakao en bordure du plateau du Tassili (le 27 juillet 1920). À la fin de cette année, toutes les troupes dissidentes sous la direction de Sultan Amoud quittent définitivement le pays Ajjer.
- 35 Malgré son prestige et sa réputation d'homme généreux (car il jouissait de nombreux revenus), les efforts permanents qu'il a déployés pour convaincre Moussa ag Amestane de se rallier à la Sanoûssiya, le mouvement de résistance dont Sultan Amoud se voulait le “leader” avec l'appui de la Sanoûssiya et celui des représentants du pouvoir turc, il a été contraint de se réfugier au Fezzan à Gheréfa près d'Oubari dans l'oued el Ajal où il possédait des jardins et où il mourut discrètement en 1927 à environ 73 ans (Lethielleux 1948, p. 61). Cette période agitée, héroïque de part et d'autre (car les combats au corps à corps à l'arme blanche étaient fréquents), a suscité de nombreuses poésies et chants touaregs dont beaucoup ont été relevés par le père de Foucauld (voir Foucauld 1930, 2 tomes), des romans français comme ceux de Joseph Peyré (*L'escadron blanc*, Grasset 1931 ; *Le chef à l'étoile d'argent*, Grasset 1933) où Sultan Amoud, les Touaregs Ajjer et tous les méharistes sahariens passent à la postérité. Des films comme *L'Escadron blanc*, *Fort Sagane* (film issu du livre écrit par le petit-fils de G. Gardel, Le Seuil 1980) nourrissent encore aujourd'hui l'imaginaire des jeunes générations.
- 36 Une nouvelle légende semble naître désormais sur le “résistant” Sultan Amoud, alors que la véritable histoire du dernier des Imenân reste encore mal connue.

BIBLIOGRAPHIE

- ARKOUN M., De la condition féminine au maraboutisme, regard sur la société kabyle, *Awal*, n° 21, 2000, p. 65-76 (p. 71).
- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, A. Jourdan, 1908.
- BLAUDIN DE THÉ B., *Historique des compagnies méharistes 1902-1952*, Alger, Imprimerie officielle, 1955.
- CHATELARD A., *La mort de Charles de Foucauld*, Paris, Karthala, 2000, 346 p.
- DUBIEF J., Les Oûraghen des Kel-Ajjer, chronologie et nomadisme, *Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, t. XIV, 1956, p. 85-137.
- DUVEYRIER H., *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel, 1864.
- FOUCAULD (de) Ch., *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Impr. nationale de France, 1951-1952, 4 tomes.
- FOUCAULD (de) Ch., *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres* (dialecte de l'Ahaggar), Paris, Larose éditeur, 1940.
- FOUCAULD (de) Ch., *Poésies touarègues, dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Ernest Leroux, t. 1-1925 ; t. 2-1930.
- GARDEL G., *Les Touareg Ajjer*, Alger, Institut de recherches sahariennes, 1961.
- GAST M., Les Kel Rela : Historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar in Actes du colloque "Dix études sur l'organisation sociale chez les Touareg", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 21, 1976, p. 47-65.
- GAST M., Pastoralisme nomade et pouvoir : la société traditionnelle des Kel Ahaggar in *Pastoral production and society*, Paris, Maison des Sc. de l'Homme/Cambridge University Press 1979, p. 201-220.
- IBN BATTUTA : *Voyages d'Ibn Batoutah*. Texte arabe accompagné d'une traduction par C. Defrémery et Dr Sanguinetti B. R., Paris, Imprimerie impériale, 1859.
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie, Algérie, Maroc, de la conquête arabe à 1830*. t. II, Paris, Payot, 1961.
- LEHURAUX (Cap.), *Les Français au Sahara*, Alger, éd. Les Territoires du Sud, 1936.
- LETHIELLEUX J., *Le Fezzan, ses jardins, ses palmiers, notes d'ethnographie et d'histoire*, Publ. de l'Institut des Belles Lettres arabes n° 12, Tunis, 1948.
- LHOTE H., *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 1955.
- TRIAUD J.-L., *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*, 2 tomes. Paris, éd. de la Maison des Sc. de l'Homme, 1995.

INDEX

Mots-clés : Personnage, Tribu, Touareg